Bac Général HLP + SES (Humanités, littérature et philosophie et Sciences économiques et sociales)

CORRIGÉ NON OFFICIEL

Proposition de corrigé rédigée par FormaV avec l'aide d'outils d'intelligence artificielle. Elle peut contenir des erreurs et ne remplace ni le corrigé ni le barème officiels de l'examen.

Les sujets officiels des sessions passées et nos sujets d'entraînement sont classés sur https://bac-hlp-ses.fr/annales-sujets-et-corriges

Document mis en ligne par FormaV®. Reproduction ou diffusion sans autorisation interdite.

Humanités, littérature et philosophie

Session 2021 • Asie • Jour 2

Code sujet **21-HLPJ2JA1** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

Sujet 1 — Thoreau : l’attention aux choses sensibles et le quotidien
2 réponses • sujet p. 2–2

Sujet 2 — Jean Ferrat, « Nuit et brouillard » : l’humanité des déportés et la déshumanisation
2 réponses • sujet p. 3–4

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

FormaV - document d'entraînement non officiel

Sujet 1

20 points

Thoreau : l'attention aux choses sensibles et le quotidien

Première partie : interprétation philosophique

Question Première partie

Sujet p. 2

> Comment Thoreau montre-t-il que l'attention aux choses sensibles suffit à remplir l'existence ?

Démarche et enjeu. Dans cet extrait de *Walden ou la Vie dans les bois* (p. 2), Thoreau s'oppose à l'idée qu'il faille chercher à l'extérieur de soi des distractions pour échapper à l'ennui. Il montre au contraire que l'attention au monde sensible, associée à un rythme de vie libre, transforme les activités ordinaires en expériences toujours renouvelées. L'existence se trouve ainsi remplie non par l'accumulation de divertissements, mais par une manière d'habiter et de regarder le monde.

1. Se rendre attentif à son propre rythme. Dès l'ouverture du passage, Thoreau affirme que « chacun doit trouver en lui-même son propre rythme ». La formule invite à ne pas régler son existence sur les contraintes et les habitudes d'autrui. Le « jour naturel », personnifié, est « très calme » et ne reprochera à personne son « indolence » : la nature offre un modèle de temps paisible, qui ne juge pas l'individu à l'aune de la productivité. En se libérant d'un rythme imposé, on peut être disponible à ce qui se présente.

2. La vie ordinaire devient une source de renouvellement. Thoreau oppose son mode de vie à celui de ceux qui vont « chercher ailleurs leurs distractions, dans la société et au théâtre ». Sa vie elle-même est devenue sa distraction et « ne cessait jamais de se renouveler ». La métaphore théâtrale du « drame aux nombreuses scènes, et sans fin » fait de l'existence quotidienne une succession de situations dignes d'intérêt, sans qu'il soit nécessaire d'aller chercher un spectacle extérieur. Thoreau suggère que l'ennui n'est pas inévitable : il invite à « suivre [son] génie », c'est-à-dire à rester fidèle à une orientation personnelle, afin de découvrir « à chaque heure une perspective inédite ».

3. Les tâches domestiques deviennent des expériences sensibles. L'exemple du nettoyage de la maison rend concrète cette idée. Thoreau raconte les gestes consistant à sortir le mobilier, à jeter de l'eau sur le plancher, à y répandre le sable blanc du lac et à frotter le sol. La précision des actions, des matières et des couleurs donne à une corvée une présence presque plaisante. Le récit enchaîne les étapes du travail jusqu'au moment où le soleil du matin a séché la maison. Cette activité ne rompt même pas ses « méditations » : l'attention pratique et la réflexion peuvent coexister. La tâche quotidienne n'est plus seulement un travail à expédier, mais une occasion d'observer et d'éprouver.

4. Le déplacement du regard métamorphose les objets familiers. Sortis dans l'herbe, les meubles forment un « petit tas comme le ballot d'un bohémien » ; la table, les livres, la plume et l'encrier se trouvent placés parmi les arbres. Thoreau prête des sentiments aux objets : ils semblent « heureux de prendre l'air » et « réticents » à réintégrer leur décor initial. Cette personnification rend sensible leur nouvelle relation au milieu naturel. Le contraste entre la maison et l'extérieur montre que les objets familiers paraissent plus intéressants lorsqu'on les voit autrement. Le passage élargit ensuite le regard au paysage vivant : l'oiseau, l'immortelle, les ronces, les pommes de pin, les bogues de châtaignes et les feuilles de fraisier entourent les meubles. La métamorphose évoquée à la fin suggère que les objets fabriqués proviennent de formes naturelles, qui ont été « un jour parmi elles ».

Conclusion. Thoreau montre que l'existence peut être pleinement occupée dès lors qu'on prête attention aux rythmes naturels, aux gestes ordinaires et aux choses qui nous entourent. Cette attention renouvelle ce qui semblait banal : le nettoyage devient une expérience, les meubles semblent prendre vie et leur lien avec

FormaV - document d'entraînement non officiel

la nature redevient perceptible. La vie ne manque donc pas nécessairement de contenu ; c'est souvent notre manière de la regarder qui la rend monotone.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Pour Thoreau, l'attention aux choses sensibles suffit à remplir l'existence parce qu'elle fait découvrir du nouveau dans le quotidien : elle accorde la vie à un rythme naturel, transforme les tâches ordinaires en expériences et révèle la richesse des objets familiers. L'ennui peut ainsi être dépassé non par une distraction extérieure, mais par un regard qui se renouvelle.

Deuxième partie : essai littéraire

Question Deuxième partie

Sujet p. 2

> Les œuvres littéraires renouvellent-elles notre approche du quotidien ?

Introduction. Nous accomplissons chaque jour des gestes semblables et côtoyons des objets familiers. Cette répétition peut donner l'impression que le quotidien est pauvre en événements et qu'il n'y a rien de neuf à y découvrir. Pourtant, les œuvres littéraires s'emparent précisément de ces existences et de ces choses ordinaires : en les décrivant, en les racontant ou en leur donnant une forme singulière, elles peuvent modifier notre regard. Mais cette transformation est-elle toujours possible, et suffit-elle à renouveler notre rapport à la vie quotidienne ? Les œuvres littéraires nous apprennent d'abord à voir autrement ce que l'habitude rend invisible ; elles donnent aussi forme et sens à l'expérience ordinaire, sans toutefois pouvoir abolir sa répétition ni imposer une seule manière de l'interpréter.

I. La littérature rend de nouveau visibles les choses que l'habitude efface.

Nous avons tendance à ne plus regarder vraiment les objets que nous utilisons tous les jours. L'écriture peut suspendre cette perception automatique en accordant aux détails une attention particulière. Dans l'extrait de *Walden ou la Vie dans les bois* proposé p. 2, Thoreau raconte une opération domestique simple : il sort ses meubles, nettoie le plancher et les installe dans l'herbe. La description précise des gestes et des matières transforme ce qui aurait pu passer pour une corvée en scène vivante. La table, les livres et les meubles semblent heureux de prendre l'air ; les objets sont rapprochés des plantes et des arbres. Ce regard les rend presque étrangers et, par là, de nouveau dignes d'attention. Le texte ne modifie pas matériellement le quotidien du lecteur : il lui fait découvrir qu'un autre regard peut en changer l'expérience.

La poésie peut accomplir un déplacement comparable en prenant pour sujet des choses modestes. Dans *Le Parti pris des choses*, Francis Ponge consacre notamment des poèmes au « Cageot » et à « L'Huître ». Le choix de sujets peu spectaculaires détourne l'attention des thèmes traditionnellement jugés nobles. Le travail de description invite à observer la forme, la matière et les usages de ces réalités au lieu de les réduire à leur fonction. La littérature renouvelle alors notre approche du quotidien en nous donnant le temps de regarder ce que nous croyions déjà connaître.

II. Elle transforme aussi l'expérience ordinaire en lui donnant une forme et une profondeur.

Le quotidien n'est pas seulement une collection d'objets : il comprend des habitudes, des sensations, des relations et des souvenirs. Le récit littéraire peut faire apparaître la signification que ces expériences prennent pour un personnage. Dans *À la recherche du temps perdu*, Marcel Proust fait d'une sensation liée à la dégustation d'une madeleine le point de départ d'un retour involontaire du souvenir. L'épisode montre qu'une expérience sensorielle apparemment banale peut faire resurgir tout un passé. La narration ne se contente donc pas de reproduire la vie courante : elle révèle les liens entre sensation, mémoire et identité, que l'habitude peut dissimuler.

FormaV - document d'entraînement non officiel

La littérature peut également renouveler notre compréhension des routines en les représentant dans leur durée et dans leur dimension sociale. Dans *Les Choses*, Georges Perec met au premier plan les objets, les désirs de consommation et les habitudes d'un jeune couple. Ce choix fait de la vie matérielle ordinaire un sujet d'observation et permet de réfléchir à la manière dont les aspirations sociales orientent les désirs. Le quotidien, ainsi mis en récit, cesse d'être un arrière-plan neutre : il devient lisible, et ses objets révèlent des valeurs et des attentes. Les œuvres littéraires ne proposent donc pas seulement une vision plus intense du quotidien ; elles peuvent aussi nous aider à en examiner les mécanismes.

III. Ce renouvellement reste toutefois une possibilité, non une garantie.

Une œuvre ne rend pas nécessairement chaque lecteur plus attentif. Les habitudes de lecture, les attentes et les connaissances influencent la manière dont un texte est reçu. Une œuvre peut aussi privilégier l'exceptionnel, l'aventure ou le merveilleux plutôt que l'expérience ordinaire ; elle n'a donc pas toujours pour objet direct de faire redécouvrir le quotidien. Même lorsqu'elle le décrit, elle le transforme par le choix des détails, le point de vue et la composition. Elle ne livre pas le quotidien à l'état brut : elle en propose une interprétation.

Cette transformation n'est pas un défaut. Le lecteur peut comparer la représentation littéraire à sa propre expérience et prendre conscience de ce que l'œuvre sélectionne ou met en relief. Mais le renouvellement ne se produit que si le lecteur fait lui-même l'effort d'attention. La littérature ouvre une perspective ; elle ne peut pas remplacer l'observation personnelle ni garantir que la vie quotidienne paraîtra ensuite toujours nouvelle.

Conclusion. Les œuvres littéraires renouvellent notre approche du quotidien lorsqu'elles nous apprennent à regarder les choses familières, à percevoir la profondeur d'une sensation ou à interpréter les habitudes et les objets qui organisent une existence. Thoreau, Ponge, Proust ou Perec montrent, chacun à sa manière, que l'ordinaire peut devenir matière à découverte et à réflexion. Ce renouvellement n'est cependant ni automatique ni définitif : il dépend de la forme de l'œuvre et de l'attention du lecteur. La littérature ne supprime pas la répétition du quotidien, mais elle nous donne des moyens de ne plus le voir comme une réalité insignifiante.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Oui, les œuvres littéraires peuvent renouveler notre approche du quotidien : elles rendent perceptibles des objets et des gestes que l'habitude efface, révèlent la profondeur des sensations et donnent un sens aux routines. Ce renouvellement demeure une possibilité, car il dépend aussi de la manière dont l'œuvre est lue et reçue.

Sujet 2

20 points

Jean Ferrat, « Nuit et brouillard » : l’humanité des déportés et la déshumanisation

Première partie : interprétation littéraire

Question Première partie

Sujet p. 3, 4

> Comment ce texte vient-il restaurer l’humanité mise en péril des déportés ?

Démarche. Pour montrer comment le texte restaure l’humanité des déportés, il faut suivre sa progression : le chant met d’abord en scène leur réduction à une masse et à des corps vulnérables ; il leur rend ensuite des singularités, des croyances et une volonté ; enfin, il les fait exister dans une parole mémorielle tournée contre l’oubli. On peut aussi étudier les reprises, les changements de pronoms et l’adresse au lecteur. Il faut toutefois préciser que le chant ne peut ni effacer la violence ni réparer pleinement le traumatisme des survivants : sa restauration est symbolique.

1. **La déshumanisation et la mise en péril des personnes.** Les premiers vers insistent sur le nombre, la nudité, la maigreur et les tremblements. La formule « n’étaient plus que des nombres » exprime explicitement l’effacement de l’identité. Le wagon fermé, la nuit et l’image de l’ombre font sentir la violence et la menace de disparition. Le temps monotone du voyage et l’espoir qui s’épuise prolongent cette dépossession.
2. **La restitution d’identités et d’une volonté.** Les prénoms « Jean-Pierre, Natacha ou Samuel », la diversité des croyances et la mention de ceux qui ne prient pas rendent aux victimes leur singularité. La formule « ne plus vivre à genoux » rappelle leur aspiration à la dignité. Le texte évoque également le sort des morts et les séquelles des survivants, sans prétendre que ceux-ci retrouvent simplement le bonheur.
3. **La chanson comme parole de mémoire.** Ferrat conteste le souhait de ne plus chanter ces événements. La question « Mais qui donc est de taille à pouvoir m’arrêter ? » affirme la détermination du chanteur à témoigner. La chanson, forme populaire et mémorisable, devient un moyen de transmettre l’histoire aux enfants. Dans le dernier couplet, le passage de « ils » à « vous » transforme le récit en adresse directe ; la reprise du refrain, avec « déchiriez » à la place de « déchiraient », rend les déportés présents dans la parole.

FormaV - document d'entraînement non officiel

RÉPONSE À RETENIR

Dans « Nuit et brouillard », chanson composée en 1963, Jean Ferrat évoque la déportation et ses conséquences. Le titre reprend celui du décret mentionné en tête du texte, qui condamnait des opposants à la déportation en Allemagne et à la mort. Le chant montre d'abord comment les victimes sont privées de leur identité et exposées à la violence. Mais, en leur rendant des noms, en rappelant leurs convictions et en s'adressant à elles, il leur restitue une présence humaine. La mémoire devient ainsi une résistance à l'effacement.

Les premiers couplets représentent des êtres humains transformés en masse anonyme. La répétition de « vingt et cent » et de « des milliers » fait entendre l'ampleur du groupe. Cette masse est composée de personnes dont les corps sont « nus et maigres, tremblants » et enfermés dans des « wagons plombés ». La formule « Ils se croyaient des hommes, n'étaient plus que des nombres » met en évidence la dépersonnalisation : les individus sont ramenés à des unités interchangeables. Les images de la nuit et de l'ombre prolongent cette impression de disparition. Pourtant, les déportés « déchiraient la nuit de leurs ongles battants » : cette image violente donne aussi à voir leur lutte, même désespérée, contre l'enfermement.

Le texte fait ensuite apparaître la souffrance du voyage et l'incertitude du sort des victimes. La « fuite monotone et sans hâte du temps », les « tours de roues, d'arrêts et de départs » traduisent une attente interminable. L'expression « distiller l'espoir » suggère que l'espoir demeure, mais qu'il est lentement mis à l'épreuve. La formule « leurs dés avaient été jetés » donne au destin une apparence déjà décidée, tandis que « il ne reste qu'une ombre » évoque la menace de mort et d'effacement. Le chant ne réduit donc pas la déportation à un épisode abstrait : il en fait sentir la durée et l'angoisse.

Ferrat rend cependant aux victimes des traits qui les distinguent. « Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel » oppose des prénoms concrets à la réduction aux nombres. Les croyances mentionnées ensuite sont diverses : certains prient « Jésus, Jéhovah ou Vichnou », tandis que d'autres ne prient pas. Les victimes ne sont donc pas une catégorie uniforme, mais des personnes aux histoires et aux convictions différentes. Le vers « Ils voulaient simplement ne plus vivre à genoux » leur restitue également une volonté : ils ne sont pas seulement des corps soumis, mais des êtres qui aspirent à la dignité.

Le texte n'idéalise pas pour autant la survie. « Ils n'arrivaient pas tous à la fin du voyage » rappelle que beaucoup ne reviennent pas. La question « Ceux qui sont revenus peuvent-ils être heureux » demeure sans réponse et souligne la difficulté de vivre après l'épreuve. Les veines « devenues si bleues » donnent une image physique et frappante des traces laissées par la souffrance. Le chant restaure ainsi une humanité sans effacer la violence ni prétendre que la mémoire guérit à elle seule les survivants.

La chanson s'oppose enfin à l'oubli. À la strophe qui commence par « On me dit à présent », une voix non identifiée soutient que ces mots « n'ont plus cours » et qu'il vaudrait mieux chanter l'amour. « Le sang sèche vite en entrant dans l'histoire » dénonce le risque que le passé tragique devienne une abstraction que l'on peut oublier. Ferrat répond par « Mais qui donc est de taille à pouvoir m'arrêter ? » : la question rhétorique affirme sa détermination à témoigner. Il est prêt à « twister » les mots, à les transformer, pour que « les enfants sachent qui vous étiez ». La chanson et sa forme populaire deviennent ainsi des moyens de transmission.

Le changement de pronoms accomplit cette restitution. Les victimes d'abord racontées à la troisième personne, par « ils », deviennent dans le refrain final un « vous » directement interpellé. La reprise du début n'est pas tout à fait identique : « Qui déchiraient » devient « Qui déchiriez », ce qui transforme le récit à distance en adresse. L'image « L'ombre s'est faite humaine » formule ce retour symbolique à une

présence. La chanson ne peut rendre la vie aux disparus, mais elle refuse qu'ils ne soient plus que des nombres ou des ombres : elle rappelle leurs corps, leurs noms, leur diversité, leur volonté et leur histoire, et transmet leur mémoire aux générations suivantes.

Deuxième partie : essai philosophique

Question Deuxième partie

Sujet p. 4

> Comment résiste-t-on à la déshumanisation ?

Démarche. Il faut d'abord définir la déshumanisation : traiter une personne comme une chose, un numéro, un instrument ou un être privé de dignité et de droits. On peut ensuite distinguer plusieurs résistances complémentaires : préserver sa faculté de jugement, reconnaître concrètement l'humanité d'autrui, témoigner et agir collectivement pour protéger les droits. Il faut enfin nuancer la réponse : les victimes ne disposent pas toujours des moyens de résister ouvertement, et la responsabilité première incombe aux auteurs des violences et aux systèmes qui les organisent.

1. **Refuser la réduction de la personne.** La déshumanisation s'appuie sur des catégories et des discours qui effacent les individus, puis sur des pratiques qui les privent de droits. La résistance commence par le refus de considérer cette réduction comme légitime.
2. **Reconnaître la dignité d'autrui.** Nommer les personnes, écouter leur parole et leur histoire, leur apporter de l'aide et les traiter comme des sujets capables de choix s'opposent à leur réduction à une fonction ou à une identité imposée.
3. **Agir et protéger collectivement.** Le témoignage, la mobilisation, le refus de participer à des actes injustes et la défense de lois et d'institutions protectrices peuvent limiter les mécanismes de déshumanisation et contribuer à prévenir leur répétition.

FormaV - document d'entraînement non officiel

RÉPONSE À RETENIR

La déshumanisation consiste à traiter une personne comme si elle n'était plus pleinement humaine : on la réduit à un numéro, à une catégorie, à un instrument ou à un corps dont on pourrait disposer. Elle peut passer par la violence, mais aussi par des discours, des règles et des habitudes qui rendent l'exclusion acceptable. Comment lui résister ? Il faut refuser cette réduction, reconnaître concrètement la dignité des personnes visées et agir contre les mécanismes qui la produisent. Cette résistance ne repose toutefois pas seulement sur le courage individuel : elle exige aussi des solidarités et des protections communes.

Une première résistance consiste à conserver sa faculté de juger. Un pouvoir peut imposer des catégories ou des ordres, mais la contrainte ne transforme pas moralement l'injustice en justice. Distinguer une personne de l'étiquette qu'on lui attribue et refuser de participer à une humiliation sont déjà des manières de s'opposer à la déshumanisation. Cette résistance peut être intérieure et n'est pas toujours visible. Elle ne suffit pas, à elle seule, à protéger ceux qui sont menacés ; il serait donc injuste d'exiger des victimes des actes héroïques. La terreur, l'isolement et la privation de moyens peuvent rendre toute action extrêmement difficile.

Résister, c'est aussi reconnaître autrui comme une personne et non comme un objet ou un simple membre d'un groupe. Appeler quelqu'un par son nom, écouter son histoire, prendre au sérieux ses choix et sa souffrance s'oppose à son effacement. Un geste d'entraide peut préserver un lien humain là où la violence cherche à isoler chacun. Cette reconnaissance dépasse la compassion : elle implique de considérer autrui comme un sujet qui a une parole et des droits. La chanson de Jean Ferrat en donne un exemple par son travail de mémoire : elle rappelle des prénoms, des croyances différentes et une volonté de ne pas vivre « à genoux ». En s'adressant finalement aux déportés comme à des « vous », elle refuse de les laisser enfermés dans l'anonymat.

Lorsque la déshumanisation est organisée, la résistance doit aussi être collective. Des personnes peuvent se coordonner pour secourir celles qui sont menacées, documenter les violences, contester des décisions injustes et refuser d'exécuter des ordres qui portent atteinte à la dignité humaine. Il faut défendre des lois et des institutions capables de protéger les droits, de contrôler l'exercice du pouvoir et de sanctionner les responsables. Cette protection commune est essentielle, car les persécutions peuvent progresser graduellement : des discours désignent d'abord certains groupes comme inférieurs ou dangereux, puis leurs droits sont restreints. Contester les discours et les pratiques discriminatoires avant qu'ils ne deviennent une politique générale est donc une forme importante de prévention.

Le témoignage et la mémoire constituent également une résistance à l'effacement. Conserver les faits, nommer les responsabilités et écouter les survivants empêchent que les violences soient niées ou rendues acceptables. La mémoire ne suffit pas à garantir que les événements ne se répéteront pas, mais elle donne des repères pour reconnaître les mécanismes de domination et défendre les personnes menacées. Elle doit s'accompagner d'une action présente : se souvenir des victimes tout en restant indifférent aux personnes exposées aujourd'hui serait un hommage incomplet.

Résister à la déshumanisation, c'est donc préserver sa faculté de juger, traiter chaque personne comme un sujet digne de droits et construire des formes de solidarité et de protection communes. Cette résistance peut prendre la forme d'un geste d'entraide, d'un refus de participer à l'injustice, d'un témoignage ou d'une mobilisation collective. Elle ne garantit pas toujours la victoire et ne doit pas servir à culpabiliser les victimes. Elle affirme néanmoins qu'aucun être humain ne peut légitimement être ramené à un nombre, à une étiquette ou à un instrument, et que la défense de cette dignité engage toute la société.

© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.